



HAL
open science

La philosophie française dans les Pays tchèques

Petr Horák

► **To cite this version:**

Petr Horák. La philosophie française dans les Pays tchèques : Cahiers du CEFRES N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en pays tchèques. Cahiers du CEFRES, Centre Français de Recherche en Sciences Sociales (CEFRES), 2003, L'inspiration française dans les sciences sociales en pays tchèques, pp.6. halshs-01160527

HAL Id: halshs-01160527

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01160527>

Submitted on 5 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers du CEFRES

N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en Pays tchèques
Pavla Horská, Martin Nodl (Ed.)

Petr HORÁK

La philosophie française dans les Pays tchèques

Référence électronique / electronic reference :

Petr Horák, « La philosophie française dans les Pays tchèques », Cahiers du CEFRES. N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en Pays tchèques (ed. Pavla Horská, Martin Nodl).

Mis en ligne en / published on : mai 2010 / may 2010

URL : http://www.cefres.cz/pdf/c29f/horak_2003_philosophie_francaise_pays_tcheques.pdf

Editeur / publisher : CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE

<http://www.cefres.cz>

Ce document a été généré par l'éditeur.

© CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE



La philosophie française dans les Pays tchèques

Petr Horák

S'exprimer sur l'influence ou l'absence d'influence de la philosophie française sur l'activité philosophique en Pays tchèques au cours des années 60 du siècle dernier n'est une chose aisée qu'en apparence. Il n'existe pas en effet les pré-conditions objectives nécessaires pour formuler une réponse satisfaisante, qui prendrait la forme d'un panorama général, indiquant le nombre d'ouvrages, de cours, bref le nombre d'œuvres de philosophes français ou d'expression française qui ont été traduites en tchèque ou bien éventuellement étudiées dans le texte en Bohême, Moravie ou Silésie. Pour ma part, je ne dispose pas de telles sources statistiques, pas plus que des sources indiquant les livres français disponibles à l'achat dans les librairies ou celles qui permettraient de connaître ceux qui étaient accessibles dans les bibliothèques publiques, éventuellement même leur nombre d'exemplaires, en y incluant les traductions en tchèque, slovaque et dans toute langue courante. Assurément, si de telles sources existent, elles seraient intéressantes et conduiraient à certaines conclusions. Je ne dispose pas non plus des informations qui me permettraient d'affirmer que la philosophie française a fait alors l'objet d'un enseignement, quelle qu'en fut la forme, au sein des écoles supérieures et à l'université.

Ces réserves préalables de ma part pourront paraître inutiles, et éventuellement ridicules à n'importe quel témoin de cette époque qui garde en mémoire l'étroitesse d'esprit et l'isolement tant idéologique qu'économique qui régnaient alors et que ne put totalement remettre en cause l'ouverture relative de la Tchécoslovaquie au monde et à l'Occident en particulier, dans les années 1960. J'ai donc défini des limites étroites pour cette contribution. Toutefois, si je me féliciterais de disposer des indications qui me font défaut et que j'ai mentionné, j'estime néanmoins que leur absence n'interdit nullement de poursuivre et de mobiliser des souvenirs tout à fait subjectifs et néanmoins précieux.

Si l'on doit exprimer un avis sur l'influence qu'a pu avoir la philosophie française sur la philosophie en Pays tchèque dans les années 1960, il faut d'emblée écarter l'idée fautive d'une influence faible ou inexistante. Sans doute l'influence directe fût-elle limitée, puisque dès qu'il s'est agi d'une tentative d'affranchissement vis-à-vis du schéma idéologique rigide du marxisme officiel, c'est l'influence de la philosophie allemande qui s'est manifestée de manière répétée, étant donnée son rôle traditionnel dans le milieu tchèque. Cette influence n'a jamais tout à fait cessé, pas même dans les années 1950 ou au cours de la normalisation, dans la mesure où le marxisme résonnait de l'héritage philosophique non négligeable de la philosophie classique allemande, avec laquelle il était dès lors possible de renouer rapidement. Aussi la situation de la philosophie française et anglo-saxonne était-elle plus difficile bien qu'il fût également possible de jouer de l'héritage rationaliste revendiqué par le marxisme.

Si l'on se penche sur ce qui était alors pour nous la philosophie française contemporaine, alors il convient de souligner ce qui vaudrait d'ailleurs aussi pour la période de la normalisation : tout dépendait du lieu où l'on se trouvait et de ce qu'on y avait à disposition. La bibliothèque de l'Institut de philosophie de l'Académie tchécoslovaque des sciences était ainsi correctement pourvue en revues et livres français et pour ma part, j'avais en outre l'avantage de disposer de la bibliothèque de mes parents. Aussi, et en cela je rejoins mon collègue Válka, pour celui qui avait la volonté

d'accéder à ces lectures, c'était là une chose possible. Je ne chercherai pas ici à évaluer combien de revues françaises ou d'ouvrages la bibliothèque de l'Institut de philosophie était alors en mesure de se procurer – ce qu'il serait sans doute possible de vérifier, mais je souligne qu'il était alors possible d'accéder à un assez large éventail des principales publications philosophiques ou comptant la philosophie parmi leurs préoccupations, telles que *La Revue de philosophie et de morale*, *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, *Critique*, *Les Temps modernes*, revue fondée par Sartre et Simone de Beauvoir, *Esprit* et sans doute encore quelques autres. La bibliothèque disposait aussi des *Lettres françaises* éditées par Aragon, lesquelles fournissaient des informations importantes sur les nouveautés du moment.

J'en arrive ici à un autre aspect de cette thématique, à savoir l'inspiration française au vrai sens du terme. Je dirais d'emblée que celle-ci était peu évidente, mais existait bel et bien. Sur quoi pouvait-elle alors s'appuyer dans le domaine de la philosophie ? Si l'on se réfère à la période antérieure aux années soixante et notamment à l'avant-guerre, sur peu de chose en vérité. Paradoxalement, si la culture de la Première République tchécoslovaque était francophile dans son ensemble, la philosophie (et je pense que cela vaut aussi pour l'historiographie) était assez peu influencée par son homologue française. Certes, un grand nombre d'œuvres de Bergson étaient parues en tchèque et la relative diffusion de la connaissance du français, de même que de nombreux séjours d'études en France, permettaient au milieu tchèque de se familiariser avec la philosophie française. Néanmoins, son écho auprès des philosophes tchèques, qu'il soit critique ou positif, me paraît avoir été relativement faible, incomparablement plus limité en tous cas que dans le domaine des belles lettres ou des arts. Ni les recensions d'articles dans des revues, ni la participation de philosophes français au congrès international de philosophie à Prague ne suscitèrent ce qu'il conviendrait d'appeler une *inspiration*. En réalité, seul J. L. Fischer s'est penché de manière approfondie sur le courant spiritualiste, intellectualiste de la philosophie française, pour y voir une critique très rationnelle du positivisme, y recourant lui-même de manière critique¹. L'analyse très approfondie de la philosophie bergsonienne par J. M. Čapek n'a émergé qu'à la toute fin de la Première République et c'est ensuite aux États-Unis qu'il a poursuivi ses travaux. À l'inverse, Jan Patočka n'a pour sa part jamais fait mystère de la déception suscitée par son année d'études en France – laquelle donna néanmoins, par un concours de circonstances, l'impulsion à sa connaissance de Husserl. En outre, Patočka est précisément celui qui a suivi de Prague la philosophie française avec le plus d'assiduité, non seulement avant la guerre mais aussi après 1945, ainsi qu'en atteste sa correspondance avec Paul Campbell, auteur du tout premier ouvrage sur Sartre (paru dès 1944, précédant une anthologie de son œuvre, éditée en 1946 et le livre de Francis Jeanson, davantage dédié au profil humain de Jean-Paul Sartre)². L'entretien avec Josef Zúmr publié par la *Filozofický časopis* (Revue philosophique) sur la philosophie des années soixante selon Patočka³, souligne, lui aussi, cet intérêt de l'auteur pour la pensée française. Aussi, j'estime que ce sont précisément Jan Patočka,

¹ HORÁK, Petr, « La philosophie intellectualiste française dans la pensée de J. L. Fischer », *Sborník prací Filozofické fakulty Masarykovy university* [Journal des travaux de la Faculté des lettres de l'Université Masaryk de Brno], 46/1999, pp. 113-118.

² CAMPBELL, Robert, *Jean-Paul Sartre ou une littérature philosophique*, Paris, 1944 et seconde édition augmentée, Paris 1945. JEANSON, Francis, *Le problème moral et la pensée de Sartre*, 1947. Le texte est également publié dans *Un quidam nommé Sartre*, Paris, Le Seuil, 1965.

³ ZÚMR, Josef, PATOČKA, Jan, « K filozofovým šedesátinám. S Janem Patočkou o filozofii a filozofech », [À propos des philosophes des années soixante-dix. Avec Jan Patočka, sur la philosophie et les philosophes], *Filozofický časopis* [Revue philosophique], 15/1967, pp. 585-598.

avec Václav Černý, qui ont le plus contribué à ce qu'au cours de la période précédant les années 1960, la connaissance de la philosophie française ne disparaisse pas du milieu philosophique tchèque. Ce sont également eux qui firent écho à l'approche sartrienne de l'existentialisme – il suffit pour cela de mentionner les Cahiers sur l'existentialisme (*Sešity o existencialismus*) de Černý.

Quant à l'existentialisme chrétien de Jacques Maritain et au personalisme chrétien d'Emmanuel Mounier, ils avaient fait l'objet d'une diffusion entre 1945 et 1948, principalement grâce à l'éditeur Vyšehrad, ce qui mérite d'être souligné quand bien même il ne jouèrent pas à mon sens un grand rôle durant les années 1960. On a cependant assisté au réveil d'un certain intérêt au cours des dernières années, du moins en ce qui concerne le personalisme, notamment en raison du lien existant entre Paul Ricœur et l'ensemble des animateurs de la revue *Esprit*, au sein de laquelle Mounier occupait une place importante.

Je mentionnerai aussi une œuvre romanesque, mais qui pour ma génération au moins, a signifié un retour vers la littérature véritable, à rebours de la franche propagande du réalisme socialiste. Je songe ici au roman de Valenta, *Jdi za zeleným světlem* (Va vers la lumière verte), qui faisait référence à l'héritage de la philosophie bergsonienne et fit alors l'effet d'une révélation.

Au cours des années 1960, la situation a considérablement évolué : Sartre est désormais largement connu en tant qu'écrivain et dramaturge, mais dans l'ensemble, nul ne doute qu'il soit avant tout un philosophe qu'il convient de prendre au sérieux. Ses pièces de théâtre, le fait que son autobiographie soit rapidement parue en tchèque, qu'il ait décliné le prix Nobel, mais aussi sa visite à Prague, ont eu un large retentissement, contribuant à cet état de fait. Simone de Beauvoir est alors également connue et traduite, notamment pour son ouvrage *Le Deuxième sexe*, qui s'attire une critique acerbe dans les colonnes du quotidien *Lidové Noviny*, sous la plume d'Ivan Sviták. Le premier tome des mémoires de Simone de Beauvoir fit également l'objet d'une édition en tchèque et Albert Camus de son côté, fut aussi publié et apprécié. Nonobstant le fait que l'existentialisme fût un phénomène de mode ici comme ailleurs, l'existentialisme philosophique éveilla dans l'ensemble un vif intérêt critique, par exemple chez Ivan Sviták, Karel Kosík, Oleg Sus ou Lubomír Sochor. La phénoménologie, sous la forme que lui donna Merleau Ponty, trouva aussi un écho : Luboš Nový et Míla Havlinová ont été parmi ceux qu'y s'y intéressèrent de manière approfondie. La phénoménologie française se révéla également inspiratrice au travers du livre de Jean-Toussaint Dessanti, édité à la fin des années 60 par les éditions Svoboda. Celui-ci s'efforçait de relier le marxisme avec la phénoménologie de Husserl. La tournure des événements la reléga cependant à l'arrière plan, quant à Dessanti lui-même, il s'investit dans la philosophie des mathématiques. On peut également dire un mot de la visite malheureusement trop tardive à Prague du philosophe français d'origine grecque Kostas Alexos, qui s'inspira sous un angle original, des philosophies de Marx et Heidegger.

Le marxisme français avait alors sa nouvelle étoile montante, Louis Althusser, qui ne vint à nous que trop tard, durant la normalisation pour être piétiné et stigmatisé comme révisionniste, puisqu'on n'y était pas parvenu en France. Aujourd'hui, on ne parle de lui que comme d'un philosophe marxiste, en lien avec le tragique destin de sa vie personnelle. Son approche structuraliste de Marx, si elle avait été davantage connue dans les années 1960, aurait pu faire l'objet d'usages intéressants. Je citerai encore Georges Politzer pour la pensée d'inspiration marxiste. Il faut aussi mentionner Jean

Fourastier, pour la sociologie de la connaissance et Alfred Sauvy, en tant qu'économiste, qui ont tous deux influencé l'ouvrage collectif *Civilisace na rozcestí* (La Civilisation à la croisée des chemins), rédigé sous la direction de Radovan Richta et qui joua un rôle important au cours de cette décennie.

J'en viens désormais à quelque chose qui précisément durant ces mêmes années, ici comme en France, signifia beaucoup pour la philosophie, mais aussi pour l'ensemble des sciences sociales, telles que l'historiographie, l'anthropologie culturelle, la linguistique et la sociologie, ainsi que pour un bien plus vaste public. Je me réfère dans notre contexte, à la réception de Claude Lévi-Strauss et Michel Foucault. *La Pensée sauvage*, tant dans sa version originale que dans la traduction de Jiří Pechar et *Les Mots et les choses*, livre à propos duquel Jan Patočka écrit une recension à la fois excellente et perplexe pour la revue *Littérature du monde*⁴, représentèrent deux découvertes, au moins pour quelques philosophes et historiens (mais sans doute aussi pour d'autres). Ils contribuèrent dans le même temps à faire redécouvrir le structuralisme tchèque. J'évoquerai brièvement en quoi la recension de Patočka était quelque peu embarrassée. Dans son ouvrage, Foucault annonce la mort de cette conception idéalisée de la personne qui s'était cristallisée dans l'humanisme moderne, - dans la philosophie et l'histoire moderne et se trouvait étroitement liée à l'évolution des sciences modernes dans leur ensemble. Selon Foucault, rien ne venait attester que cet idéal pouvait survivre aux blessures que lui avaient infligées Freud, Marx et Nietzsche. En même temps que cet idéal, Foucault remettait en cause le rôle souverain de l'auteur dans la création de l'œuvre. Patočka sentait que Foucault touchait à quelque chose d'extrêmement sensible, à savoir la représentation d'un développement immanent de la philosophie, à partir d'elle-même, mais dont pour des raisons évidentes, il ne pouvait lui-même se départir. De là provient la perplexité suscitée parfois comme on le sait par l'œuvre de Foucault et ce non seulement chez Patočka. Ce problème de savoir si, pour l'ensemble des connaissances d'une époque donnée, pour son épistémè, comme l'appelle Foucault, est décisif le rôle de l'auteur ou bien celui du discours de l'époque, n'était pas seulement une affaire d'épistémologie ni une question marginale dans les années 1960. Rappelons-nous de la phrase de Lacan, à propos des étudiants de mai 1968, qui les décrivait comme « ces structures » qui sont descendues dans les rues. En revanche, cette fascination pour Foucault, pour Lévi-Strauss ou Sartre⁵ et dans l'ensemble pour la phénoménologie, l'existentialisme et le structuralisme, contribuèrent à masquer bien d'autres auteurs éminents, tels qu'Eric Weil, Jean Wahl, Ferdinand Alquié, Georges Canguilhem, Georges Gursdorf ou Gaston Bachelard, dont la philosophie des sciences ne nous parvint que petit à petit, avec la publication de la *Psychanalyse du feu* à la fin de la décennie et par l'intermédiaire du Slovaque Milan Ziga. Citons encore Georges Vuillemin, Henri Gouhier, Vladimir Jankélévitch, Alexandre Koyré, Alexandre Kojève et Jean Hyppolite, remarquable connaisseur et traducteur de l'œuvre de Hegel, qui furent injustement stigmatisés en France comme philosophes académiques, mandarins,

⁴ PATOČKA, Jan, « Slova a věci. Rozbor antropologické epochy evropského myšlení v „Archeologii“ Michela Foucaulta », [Les Mots et les choses. L'analyse des époques anthropologiques de la pensée européenne dans « l'Archéologie » de Michel Foucault], *Světová literatura* [Littérature du monde], 12/1967, n° 6, pp. 229-234.

⁴ Jan Patočka s'exprime par exemple sur Alexandre Koyré, Alexandre Kojève et d'autres, dans l'entretien mentionné en note 3

⁵ Bien que l'on ait compris les efforts de Sartre pour lier existentialisme et marxisme comme une tentative de ne pas perdre la face ou comme un effort du philosophe, dans sa confrontation au structuralisme, de conserver toute l'importance de la raison dialectique - à laquelle il a consacré sa dernière grande œuvre philosophique - et, partant, la position de la philosophie au sens classique du terme.

en particulier lors des événements de 1968. J'ajouterai le Suisse francophone Ferdinand Gonseth et bien sûr Raymond Aron, Paul Ricoeur, Gilles Deleuze, Jacques Derrida et d'autres, qui ont également appartenus aux années 1960, comme philosophes débutants ou bien penseurs connus, mais auxquels nous nous intéressons davantage encore aujourd'hui.

* * *

Pour conclure, je rappellerai aussi qu'à cette époque, la France sut nous influencer en tant que pays d'accueil pour nos études. Cette possibilité ne nous fut pas seulement offerte à la Maison des Sciences de l'homme ou à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris, mais aussi, ainsi que ce fut le cas pour Miron Pr Zdeňek Kouřim, Míla Havlínová et moi-même, par d'autres institutions, telles que l'Institut des Hautes Etudes Européennes à Nancy, puis à Strasbourg. De cette opportunité, je suis encore redevable aujourd'hui, entre autres parce que j'ai alors pu connaître à l'Université de Strasbourg (qui n'était alors pas encore divisée), les professeurs Georges Gursdorf et Julien Freund. Auteur d'une œuvre monumentale consacrée à une histoire philosophique des sciences sociales, le premier enseignait dans le cadre du cours d'histoire de la philosophie. Le second, l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Weber, Enseignait pour sa part dans le cadre d'un séminaire interdisciplinaire. Cette mention toute personnelle me paraissait utile, ne serait-ce que pour souligner que « Paris n'est pas la France ».

traduit du tchèque par Maxime Forest